ment, les inspecteurs perquisitionnent dans les voitures. Les policiers y ont découvert des prières d'envoûtement, des formules pharmaceutiques, etc. Les femmes et les enfants seuls restent sur place, gardés par des gendarmes et des inspecteurs.

Le Service « Bertillon » fonctionne

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, des agents du service de M. Bertillon, assistaient à ces opérations. Leur mission consistait à anthropométrer tous les individus du sexe fort.

Les femmes et les enfants furent exclus de cette formalité.

Pendant qu'à tour de rôle les nomades viennent se soumettre à la mensuration, nous examinons curieusement le campement, et ses occupants.

Les roulottes ne paient point de mine. Ce sont de misérables guimbardes peintes de couleurs voyantes, à demi disloquées et dans lesquelles vivent jusqu'à dix personnes. L'intérieur est repoussant de saleté ; hommes, femmes, enfants couchent pêle-mêle sur de maigres paillasses. Ceux qui n'ont pu trouver place dans ce réduit, jettent une botte de paille sous les essieux et y dorment roulés dans une couverture.

A côté d'une roulotte, trois enfants dorment à poings fermés en plein air, protégés du froid de la nuit par un simple morceau d'étoffe rouge. Attachés à un pieu par des longes, des chevaux étiques mangent tranquillement une herbe rare qu'ils foulent au pied.

Le défilé continue devant les magistrats qui interrogent rapidement ces romanichels sur leur état-civil. Il y a des belges, des italiens, des espagnols, des allemands. Peu d'hommes présentent un type spécial. Quelques femmes ou des fillettes ne peuvent nier leur nationalité : Teint bruni, cheveux de jais, yeux noirs et profonds ; ce sont de véritables bohémiennes, des gitanes dont les aïeux virent le jour dans les pays ensoleillés d'Orient.

Peu nombreux furent les incidents marquants de cette expédition policière. Il en est un cependant à noter parce qu'il est assez piquant. La descente de police empêcha un mariage dans cette tribu. Un couple, l'homme âgé de soixante ans, chanteur ambulant, la femme, âgée de soixante-cinq ans, vannière, devaient en effet, convoler en justes noces hier à dix heures. Les opérations ayant duré jusqu'à midi, force fut aux deux fiancés de reculer la cérémonie. Il est vrai qu'à cet âge...

Les deux tribus de ces nomades comptent ensemble 58 hommes et femmes et une cinquantaine d'enfants. Les fiches d'identité des premiers ont été adressées hier dans la journée à la Sûreté générale qui les vérifiera afin de savoir si parmi ces individus aucun ne se trouvait sous le coup d'un mandat d'amener pour un délit quelconque.

Déjà une brune gitane à la chevelure opulente a été reconnue par un inspecteur qui a été chargé d'exécuter contre elle un décret d'expulsion. Comme on le lui rappelait, elle esquissa un haussement d'épaules imperceptible, mais pas un muscle de son visage ne tressaillit. Qu'importe vivre ici ou là, semblait dire la bohémienne fataliste ?

Souhaitons qu'aucun délit plus grave ne soit relevé dans le passé mystérieux des romanichels que les disciples de M. Bertillon vont fouiller et qu'ils reprennent bientôt leur course vagabonde sous le ciel bleu.

COMMENT ENRAYER LE CHOMAGE ?

LA COMMISSION SE REUNIT SOUS LA PRESIDENCE DU MINISTRE DU TRAVAIL

Paris, 6 juin. — Aujourd'hui s'est tenue la première réunion de la commission constituée par le ministre du travail pour étudier les moyens d'atténuer le chômage résultant des crises économiques générales. [illegible] fait con-

Nous avons déjà exposé [illegible] de cette commission, naître la composition [illegible] est M. Alfred Picard, dont le vice-[illegible] figurent, outre les membres et dans [illegible] et de hauts fonctionnaires des du [illegible] ministères, des délégués patrons et ouvriers du conseil supérieur du travail.

La réunion s'est ouverte à deux heures, sous la présidence du ministre du travail.

M. Viviani a prononcé une allocution dont nous détachons le passage suivant :

Discours de Viviani

Les plus récents travaux sur la matière des crises économiques nous permettent de déclarer qu'elles ne sont pas, comme on l'a cru trop longtemps, des événements mystérieux, inattendus, accidentels. Les crises sont des phénomènes normaux, enchaînés à une certaine périodicité, et il est devenu banal de constater qu'à une ère de prospérité succède une ère de stagnation. La conséquence de ces crises, est, hélas ! trop facile à constater aussi : pendant la période de prospérité, le nombre des travailleurs occupés dans le commerce et dans l'industrie, s'accroît, pour fléchir lorsque vient la période de stagnation.

Ce n'est pas seulement en France que ces crises, avec leurs caractères et avec leurs conséquences, apparaissent. Aussi, pour bien faire, devrions-nous envisager, contre un mal international, un remède international. Nous devrions aussi nous préoccuper de ces crises dans les industries privées. Mais notre rôle doit être, pour le moment, plus modeste, et je vous demande, pour sérier les questions et pour les préciser davantage, de faire porter notre étude uniquement sur notre territoire et de n'envisager, en dehors de l'industrie privée, que le rôle que devraient avoir, en temps de crise, des administrations publiques.

Comment se comportent en effet les administrations publiques ? Elles ralentissent leurs commandes en temps de crise, elles les précipitent en temps de prospérité. Pourquoi ? Parce qu'il y a entre les recettes dont elles disposent et la prospérité de l'industrie un lien évident. En temps de prospérité, les recettes sont plus hautes et en temps de crise, les recettes fléchissent. Or, les administrations publiques font leurs commandes *quand elles ont des recettes*, c'est-à-dire que leurs commandes coïncident avec l'état de prospérité, et, au contraire, elles les ralentissent lorsque les recettes diminuent, c'est-à-dire que les commandes diminuent à leur tour en temps de crise.

L'effet de cette habitude est désastreux : *en temps de prospérité*, l'Etat trouve surchargée de commandes l'industrie à laquelle il s'adresse lui-même, on le sert plus mal, avec une perte de temps sensible, et naturellement plus cher. Il faudrait, et c'est le but de nos études, aboutir à discipliner les commandes et, bien entendu, sauf les travaux qui intéressent la défense nationale ou qui sont d'une utilité générale immédiate, faire les commandes en l'état de crise et les retenir au contraire en l'état de prospérité. L'Etat y trouverait son compte ; il atténuerait, par les travaux qu'il livrerait aux ouvriers, en temps de crise, le chômage, et cette mesure serait en tout cas supérieure à celles auxquelles l'Etat est condamné, c'est-à-dire des allocations toujours inférieures à la misère qu'elles veulent secourir, à des subventions en cas de chômage.

C'est à nous qu'il appartient, par l'étude que je vous propose, et qui a pour but de rechercher les moyens de prévenir les crises d'apporter un terme à cette douloureuse situation.

Après le discours de Viviani, la commission a entendu un rapport de M. March, chef de la statistique au ministère du travail. Enfin, M. Picard a présenté un plan de travail et de recherches élaboré d'accord avec le ministère.

Les Elections au Landtag

Berlin, 6 juin. — On a maintenant les résultats complets des élections du premier degré du Landtag prussien, et l'on peut considérer dès à présent, comme élus députés : 140 conservateurs, 58 conservateurs-libéraux, 65 libéraux-nationaux, 22 candidats du parti libéral démocratique, 7 candidats de l'union libérale, 100 candidats du centre, 15 polonais, 6 socialistes et 5 candidats n'appartenant à aucun groupe déterminé.

Il y aura en tout 25 ballottages : les conservateurs y prendront part 6 fois, les conservateurs-libéraux 5 fois, les libéraux-nationaux 16 fois, les candidats du parti libéral démocratique 4 fois, ceux de l'union libérale 3 fois, ceux du centre 8 fois, les socialistes 6 fois et les candidats n'appartenant à aucun groupe déterminé 2 fois.

Le Voyage d'Edouard VII en Russie

Une adresse des socialistes de la Douma aux Socialistes Anglais.

Saint-Pétersbourg, 6 juin. — Le groupe socialiste démocratique de la Douma s'est réuni ce soir et a envoyé un long télégramme au groupe travailliste de la Chambre des communes.

Le chef de ce groupe à la Douma a fait de grands éloges des 59 députés qui ont protesté à la Chambre des communes contre la visite du roi Edouard à Reval.

Le peuple russe et le peuple anglais, dit-il, sont en sympathie, mais aucune démarche du roi Edouard ne pourrait établir la sympathie entre le gouvernement russe et le peuple russe. La visite d'Edouard rendra du prestige à ce gouvernement — qui perdait chaque jour du terrain — et fera disparaître le dernier espoir de liberté pour le peuple russe.

Congrès de la Ligue des Droits de l'Homme

Lyon, 6 juin. — Ce matin, s'est ouvert, à Lyon, le congrès de la Ligue des Droits de l'homme ; 276 délégués y assistaient, représentant 850 organisations.

La présidence de cette réunion est donnée à M. de Pressensé, député du Rhône, aux côtés duquel prennent place le secrétaire général et les membres du bureau.

M. Jean Appleton, président de la section lyonnaise, dans un long exposé, a rappelé l'origine de la ligue qui fête aujourd'hui son dixième anniversaire. Après lui, M. de Pressensé a éloquemment évoqué le souvenir du passé « qui, dit l'orateur, vient de se redresser tout vivant devant nous ». Il a souligné les succès obtenus par la ligue et esquissé les questions nouvelles et urgentes sur lesquelles le congrès actuel aura à se prononcer.

Il se résume, en disant que la tâche de la ligue sera toujours de continuer l'œuvre de la Révolution française. Cette tâche est assez haute pour que tous les ligueurs aient le devoir de s'y consacrer tout entier.

Après deux discours, on procède aux préliminaires du vote des treize commissions qui auront à se partager l'étude des dossiers.

Congrès de l'Art à l'Ecole

Visite à Douai, parmi les souvenirs d'un splendide passé et les manifestations heureuses d'un Art à l'Ecole prometteur de bel avenir.

Deuxième journée hier du congrès de l'Art à l'Ecole. Visite à Douai. Après un premier *jour consacré aux cérémonies officielles*, ce fut un temps plus spécialement consacré au but de l'œuvre, à l'étude des choses d'art.

Vers huit heures du matin, on arriva à Douai, dans la vieille cité flamande qui a gardé du passé tant de vestiges estimés. Les congressistes avaient toujours à leur *tête leurs vaillants organisateurs*, MM. Couyba et Riotor, Mme Jeanne Girard, Mme Riotor, M. Gavelle, M. Ch. Brun, etc. Ils *furent reçus* sur le quai de la gare par M. Dubron, président du comité d'hygiène sociale et le cortège se mit en route vers l'Hôtel de Ville.

Le vieux beffroi souleva des cris d'admiration en apparaissant au détour d'une rue. Le déchiquetage doré de son clocheton espagnol éclairé d'un coup de soleil semblait mettre soudain parure de fête pour accueillir les congressistes.

Sur le palier du grand escalier, une délégation de la *municipalité* attendait les visiteurs. Après une courte station dans le salon blanc où MM. Bertin et Couyba prononcèrent *les allocutions* d'usage, les congressistes se mirent en route vers le palais de justice.

M. Dubron, fort galamment, servit de guide. On visita dans le Palais de Justice la très belle salle du Parlement des Flandres, d'un style Régence un peu « sévérisé », *ayant fort grand air avec son portrait* de Louis XIV en toilette de cour, et ses peintures murales à figures décoratives. On se plairait à évoquer, selon le récit de M. Dubron, les séances du parlement d'autrefois avec les magistrats en robes de cérémonie, en perruques à marteaux, entourés d'officiers généraux, de chanoines en pourpre, cependant que le jeune substitut déroulait son discours traditionnel et gargarisait son auguste monde de citations latines.

Un passage dans la salle du conseil, puis dans la Cour d'assises, où l'on vit l'horrible condamnation à mort du style classique *prononcée par un architecte* vaguement Louis-Philippe, termina la visite.

Par des rues pittoresques, longeant un canal où les eaux mirent des jardins aux longues chevelures d'émeraude abandonnées au courant comme celles de mélancoliques Ophélies, on gagna le lycée de jeunes filles.

Cet établissement est un des modèles du genre. L'ancienne maison des Bénédictins anglais a été aménagée de fort heureuse façon. A l'intérieur des gravures ont été disposées sur les murs, des fleurs ornaient de fraîcheur les pièces. A vrai dire ce n'est pas là que l'on put voir un exemple de ce que peut réaliser l'Art à l'Ecole.

Toutefois dans les dortoirs la propreté *luxueuse*, la clarté des choses colorées de teintes douces, l'installation de petites chambres séparées où l'élève prend le goût de soigner son intérieur, ont créé un décor propice aux bonnes inspirations et à cet état d'âme sereinement heureux qui est au fond de toute bonne sensation esthétique.

Mlle Duforge fut fort félicitée par M. Couyba de l'excellente [illegible] et de l'effort tenté pour y mettre la belle gaîté si moralisatrice. A noter que M. Mathieu, directeur de l'Ecole Normale guida les congressistes dans cette partie de l'excursion.

Après une pointe poussée jusqu'à l'église Notre-Dame, pour admirer le polyptique de Jean Bellegambe et saluer au passage la statue de Marceline Desbordes Valmore, on revint, quelque peu exténué, à l'Hôtel de Ville.

LE BANQUET DE LA SALLE GOTHIQUE

Dans la belle salle gothique, un banquet attendait les congressistes. Sous les hauts panneaux aux décorations historiques, les *tables réunirent* toute la bande babillarde des excursionnistes. Vint l'heure des toasts.

M. Bertin, maire, s'entortilla un peu dans une allocution qu'il s'efforça de faire aimable. Il craignit que les instituteurs n'exagèrent les bons principes de l'Art à l'Ecole et dans un style délicieusement attique en appela aux artistes pour protéger l'enfance contre les méprises que pourraient commettre en matière d'art les assistants qui, bons enfants, applaudirent.

M. Lyon commença par féliciter la municipalité nouvelle du renouveau qu'elle tient des élections dernières et cette intrusion du *domaine de la politique dans celui de l'Art* fut assez mal interprétée en général. Il évoqua le passé chanté par les vieux carillons, uni dans la jolie ville de Douai au souci de l'avenir artistique.

M. Dubron rappela que tous les éléments étaient représentés au sein de la municipalité *et qu'à tous les congressistes* adressaient leur hommage, sans distinction d'étiquette politique, dans un seul geste d'urbanité française. On l'avait appelé l'avocat Dubron. « De vrai, je ne peux m'empêcher dit-il, de me mêler à cette pacifique lutte pour l'Art à l'Ecole avec une âme de jurisconsulte. L'Art à l'Ecole, mais je vois cela sous la forme d'un donation. Il y a le donateur qui est l'instituteur d'autant plus apprécié que modeste. C'est lui qui apporte l'énergie et la bonne volonté. C'est lui, c'est l'institutrice qui sont les donateurs bienvenus de la Beauté. L'éducation de la jeune fille est un des éléments principaux à mon sens des conquêtes de l'Art à l'Ecole. En préparant des femmes adroites, soucieuses d'hygiène, on introduira dans les logis où elles règnent, l'ordre, l'harmonie, la gaieté. Les maris délaisseront le cabaret et la femme aura produit ce double miracle de faire aimer le logis et le travail.

L'Art sera atteint quand dans le logis propre et paré, l'homme sera heureux de trouver *la fraîcheur des fleurs*, sur les joues de ses enfants, dans l'ornement des vases, avec pour couronner le tout, le baiser d'une femme qui a mérité sa récompense.

Il y a *les parties recevantes de la donation* : ces enfants. Ils sont heureux et gais comme d'ordinaire quand on reçoit une donation, car le bien dont ils sont les héritiers est inappréciable de richesse, tant il renferme tout le bonheur de la vie.

Enfin, il y a les témoins du contrat, nous, l'assistance, et nous participons à la joie commune de voir de grandes choses se préparer. Nous avons connu le bahut triste et morose, puissions-nous voir bientôt la belle école largement aérée, accueillante, colorée tendrement. L'art à l'école est un peu dans le perfectionnement de l'hygiène sociale ! »

Après cette allocution très applaudie, M. Couyba prit la parole pour dédier à tous les invités et aux hôtes quelques mots aimables.

On s'en fut vers les Ecoles Normales.

Aux Ecoles Normales

A l'Ecole Normale des instituteurs la visite des classes décorées, par les élèves maîtres, sous la direction de MM. Legrand et Bourgogne, professeurs aux écoles académiques, obtint un vif succès. On discute autour des tableaux. Chacun donne son avis et de ces disputes d'art, un peu plus de lumière jaillit.

Une audition musicale des élèves maîtres, sous la direction de M. Gillet, professeur, eut lieu dans la salle des fêtes de l'Ecole. Cela débute fort bien sur un « Appel à la Beauté », de notre ami E. Blanguernon, le délicat poète septentrional. Quelques strophes disent parfaitement le programme de l'Art à l'Ecole :

« Enveloppant l'enfant de douces influences,
Je parerai le triste mur
De feuillage et de fleurs accordant leurs nuances,
D'un simple vase au galbe pur.....

« J'ouvrirai ses yeux neufs sur la terre et les [arbres,
Les matins clairs les soirs pieux,
Jusqu'à ce qu'il s'émeuve aux gestes blancs des [marbres
Où vit l'éternité des Dieux.

« Le charme opérera de la musique unie
Aux vers du poète inspiré
Je capterai son cœur à la noble harmonie
Qui rayonne du chant sacré.....

Des exécutions de chœurs, paroles de Maurice Bouchor, par les élèves, ont eu une merveilleuse envolée. Avec un ensemble qui ravit tout le monde les choristes suivirent la direction habile de M. Gillet et les voix puissantes dans l'ancienne chapelle créèrent des hymnes à la Force intelligente, à la hautaine Beauté...

A l'Ecole Normale d'institutrices Mlle Eldenschenck, directrice, mena les congressistes vers un concert ravissant donné par les élèves-maîtresses de l'Ecole Normale et les enfants de l'école annexe, sous la direction experte de Mlle J. Bressolea.

L'exécution de chœurs anciens de Rameau, Haendel ou Gossec donna une note curieuse mais où le charme fut à son comble c'est quand les voix enfantines entonnèrent des vieilles chansons françaises qui ont nom : « Le Vent frivolant, la Mère Michel ou le Petit Chaperon Rouge ! » L'Art fut dans ces puérils couplets d'autrefois, parce qu'on ne chercha point à l'y mettre. Cultivons l'âme moderne, polissons-la, qu'elle fleure bon la santé et la joie saine de vivre, et l'Art sourdra tout seul des œuvres populaires.

A regret on regagna la gare après une halte à l'hôtel de ville et chacun regretta que cette journée tôt passée ne fut plus que *comme une fleur morte dont seul survit le parfum.*

La Soirée

Dans la soirée de vendredi, malgré les fatigues d'une journée bien remplie, les dévoués congressistes se sont réunis en quatre *groupes différents* pour étudier les questions portées au programme du congrès. La 1re, la 2e, la 4e section se sont réunies à l'Ecole des Beaux-Arts, la 3e, celle de la musique, au Conservatoire.

Les travaux commencés vers dix heures ont duré environ jusque vers onze heures et demie et ont surtout porté sur le choix des mémoires à étudier.

La 1re section a choisi comme président M. le docteur Bérard, médecin oculiste à Angoulême dont un rapport sur l'hygiène oculaire et l'Art à l'Ecole a été particulièrement remarqué.

La 2e section était sous la présidence de M. Berremyn, professeur de dessin à Lille ; on s'y occupa de divers rapports au sujet de l'enseignement du dessin.

La 3e section était présidée par M. Chapuis, inspecteur de l'enseignement du chant à Paris, et la 4e section par M. Bérylle.

De retour de leur voyage à Douai, les membres des sections ont repris leurs travaux samedi à 5 heures et demie.

La 1re section a émis un vœu à l'unanimité pour la proscription des vitraux des écoles.

La séance de la deuxième section a été très animée, presque orageuse ; on y traitait de la réforme de l'enseignement du dessin.

Sous la présidence de M. Riotor, homme de lettres, la 4e section a demandé la création d'un guide pratique de la décoration murale dans les écoles.

A huit heures et demie, le Conservatoire ouvrait ses portes aux congressistes épris de belle musique.

Ce fut une soirée des plus brillantes.

Bravo à tous les excellents artistes qui soulevèrent de nombreux applaudissements, entre autres Mlles Duponchelle, Cathelain, Crespin, Debième et Debuigny, aux dignes élèves de maîtres tels que M. Bruggeman et M. Thomas.

⁂

Aujourd'hui :

8 heures et demie du matin. — Troisième séance des sections.

Midi. — Banquet par souscription.

2 heures. — Visite au Musée et aux Etablissements scolaires, Lycée Faidherbe, etc.

4 heures. — Fête scolaire au Palais-Rameau, donnée avec le concours de l'Association des délégués cantonaux.

8 heures et demie du soir. — Réception et soirée à la Maison des Etudiants.

La Grève Rouge de Vigneux

DRAMATIQUES INCIDENTS ENTRE LES GREVISTES ET LA TROUPE

Corbeil, 6 juin. — Il nous faut revenir sur les dramatiques incidents qui ont suivi les obsèques du jeune Geobelina, la deuxième victime de la grève sanglante de Vigneux-Draveil. Nous avions interrompu notre récit au moment où les assistants quittaient le cimetière après avoir été témoins de l'émouvante cérémonie et de la douleur profonde de la famille et particulièrement de la mère.

— Embrassez le cercueil de votre frère et vengez-le ! avait-elle dit à ses enfants, sur la tombe encore ouverte ».

— « Nous le vengerons ! répondirent d'un seul cri les grévistes.

Vengez-le a dit la mère de la malheureuse victime. Les orateurs vont reprendre le cri de cette mère malheureuse comme thème de leurs discours.

M. Merrheim prône la grève générale en réponse à la fusillade. Des cris se succèdent. « A bas Clémenceau ! A bas le gouvernement d'assassins ! » Les mêmes manifestations soulignent les autres discours.

Il est une heure de l'après-midi lorsque les manifestants quittent le cimetière et se forment en plusieurs groupes. Ils parcourent les rues de Villeneuve en chantant. Deux tombereaux de sable sont basculés près de la gare ; des voitures automobiles sont arrêtées et les voyageurs doivent, avant de repartir, verser leur obole pour la caisse de secours de la grève.

A la mairie, dont toutes les persiennes sont fermées, MM. Autrand, préfet de Seine-et-Oise, Emery, sous-préfet de Corbeil, se tiennent en permanence.

Plusieurs détachements de dragons, venant de Melun, sont cantonnés dans les environs. A l'issue de la réunion que les grévistes doivent tenir à Vigneux, on redoute des incidents.

REUNION TUMULTUEUSE

Sur les cinq mille manifestants qui ont assisté, dans la matinée, aux obsèques de Geobelina, la plupart ont regagné Paris ou les communes environnantes sitôt après la cérémonie. Il reste cependant deux à trois cents délégués qui ont sacrifié leur journée et qui se joignent, l'après-midi, au hasard des rencontres, à des groupes de grévistes. Ils se retrouvent vers trois heures, à Vigneux, parcourent les routes en chantant, vont visiter les soupes communistes installées sous une baraque dressée dans un champ non loin des sablières et assistent à la réunion tenue à la salle Ranque, permanence du syndicat où se sont déroulés, mardi, les événements tragiques.

Les orateurs se succèdent à la tribune ; mais la salle est houleuse. Les grévistes n'écoutent guère. Ils vont et viennent, impatients, énervés. La réunion se termine dans le brouhaha.

LA SORTIE

Et tout à coup voici que le chant de l'« Internationale » est dominé par les cris de «En avant ! Sortons ! » Et la sortie s'opère. Une colonne se forme précédée des bannières rouges des syndicats et s'engage dans la rue Etienne-Dolet, tourne la rue de Draveil et débouche devant la plaine, face à la sablière.

A L'EXCAVATEUR !

— A l'excavateur ! A l'excavateur ! crie-t-on de tous côtés.

Et ce cri est répété avec rage.

Et c'est une ruée générale vers l'excavateur ; une idée fixe s'est emparée des manifestants.

La puissante machine élévatoire est devenue, dans leur esprit, responsable des événements. C'est près d'elle, en effet, que les gendarmes, deux jours auparavant, commencèrent la poursuite du gréviste qu'ils continuèrent jusqu'à la salle Ranque, jusqu'à la fusillade.

Trois cents manifestants se précipitent vers la sablière. Les canots se remplissent en un instant de grévistes. Ils abordent l'excavateur. On chante, on crie ; les pelles, les pioches, les madriers, sont jetés à l'eau, puis les échelles, les outils trouvés sous les hangars, les treuils sont démontés, les carreaux de la salle des machines brisés.

Une trêve : voici que quelqu'un brandit dans l'air une bicyclette. C'est celle d'un contremaître, oubliée là.

— A l'eau ! A l'eau ! Jetez-la à l'eau ! crient les assistants égaillés sur la berge.

— Non ! Non ! Ne la jetez pas. Il est avec nous !

Et finalement la bicyclette est remisée à son propriétaire, le contremaître, a fait cause commune avec les grévistes.

Puis à coups de marteau, à coups de pied, armés de poutres, les grévistes s'acharnent ; les ancres qui retiennent les amarres coulent, des câbles sont coupés. Des femmes battent des mains. Les délégués des syndicats regardent consternés, ayant en vain tenté de retenir les grévistes.

LES DRAGONS ARRIVENT

Mais un remous se produit. Sur la route de Montgeron, trente dragons, prévenus par une patrouille apparaissent et, par la rue du Parc, venant de Draveil, soixante autres dragons débouchent.

Les cris redoublent. Les manifestants quittent un moment la sablière. Les drapeaux vont à droite, puis reviennent. Les groupes, un moment séparés, se disloquent, se reforment, puis marchent vers les dragons.

— Restons ! crient les plus décidés.

Le spectacle est angoissant. Que va-t-il se passer ?

Les dragons avancent toujours. Ils s'arrêtent à cinquante mètres des manifestants qui leur crient :

— Vive le 17e ! A bas les gendarmes !

MM. Autrand, préfet, Emery, sous-préfet, les officiers de dragons sont en tête du détachement le plus important, à l'entrée de la rue du Parc. Quelques délégués courent à eux et parlementent. Mais trois grévistes se sont jetés, poitrine à nu, devant le petit détachement de dragons qui garde la rue de Draveil. Déjà plusieurs ont mis sabre au clair. Mais, sur un ordre bref, les chevaux reculent, les sabres sont remis au fourreau.

MM. Aulagnier, Nicollet, Roche, Desplanques, Maucolin s'efforcent d'entraîner les grévistes vers la salle Ranque ; ceux-ci malgré tout reviennent vers l'excavateur. Mais une collision est évitée. Une dizaine de gendarmes à pied qui entourent le préfet M. Autrand, excitent la colère des grévistes. L'hostilité tombe quand les gendarmes se sont placés hors de la vue des grévistes, derrière les dragons : les grévistes applaudissent ; puis les chants reprennent.

NOUVELLES ANGOISSES

La troupe s'est reculée peu à peu de 60 mètres. Mais un quart d'heure après elle opère un mouvement tournant comme pour cerner les 400 grévistes qui sont restés massés près de l'excavateur applaudissant leurs camarades acharnés après les machines.

— Nous ne reculerons pas, crient les manifestants.

Plusieurs d'entre eux ont pris les chevaux à la bride ; d'autres chantent l'« Internationale » ou crient : « Vive le 17e ! » Une femme, un enfant dans les bras, vient se placer devant un officier. C'est en vain que M. Autrand tente de décider les grévistes à quitter la sablière. Que les dragons avancent encore, et une collision est inévitable. Les cris redoublent. Mais, sur un ordre donné, la troupe se replie doucement. Les grévistes se retirent enfin et se rendent à la salle Ranque, laissant l'excavateur s'en aller à la dérive.

Au moment où le détachement de dragons que commande un lieutenant, regagne la route aux applaudissements des manifestants, l'un d'entre eux offre à l'officier de trinquer avec lui.

— Je vous remercie, répond l'officier.

Et comme le gréviste insiste :

— Le cœur y est, mon ami, c'est comme si j'avais trinqué avec vous.

Les scènes angoissantes que nous venons de relater se sont déroulées pendant plus de deux heures, au cours desquelles pas un cri hostile ne fut poussé à l'égard des dragons, pas une pierre ne fut lancée.

LA MATINEE

Aucun incident sérieux à signaler pour la matinée de samedi, autour de Vigneux-Draveil. On n'a vu que quelques estafettes sortir de la « permanence » de la grève pour aller porter le mot d'ordre aux ouvriers.

A onze heures, les chômeurs se rendent aux soupes communistes, puis rentrent chez eux ou se dispersent chez les marchands de vin. Dans les groupes, on commente les événements de ces jours derniers.

A deux heures des groupes de grévistes se dirigent vers la salle Ranque, à Vigneux, où doit se tenir une réunion.

Entre temps, le préfet de Seine-et-Oise et le sous-préfet de Corbeil, visitent les fouilles des sablières où hier soir, des grévistes ont cherché à couler un élévateur. On sait quel aspect présentent ces fouilles : c'est une sorte d'étang communiquant avec la Seine par

---

FEUILLETON DU 7 JUIN. — N. 15

LE POLICIER

PAR

Oscar MÉTÉNIER

— D'où sort-il, ce Martero ?

— Est-ce qu'on sait ? Il est tombé là un beau jour, présenté par deux rastaquouères de marque et comme il avait beaucoup d'argent, on lui a fait fête. Depuis, il nous rafle. Et un de ces matins, il repartira acheter des nègres avec notre argent, dans une vague Amérique, à moins qu'il ne préfère aller opérer dans un autre centre où il sera certain de trouver des pontes repus... à point pour rendre gorge.

— Il doit être fort riche néanmoins ?

— Est-ce qu'on sait ? Peut-être a-t-il débuté avec moins d'argent que tu n'en as dans ta poche. J'ai vu des fortunes commencer avec un louis.

Le jeune homme ne perdait pas un mot de toutes les explications que lui donnait obligeamment son ami. Il croyait rêver, et pendant tout le dîner, il fut en proie à de telles distractions qu'à plusieurs reprises il fut rappelé à l'ordre par Antonio.

— Voyons ! à quoi réfléchis-tu ? Il ne faut pas que la joie t'empêche de dîner.

Mais Gaston suivait son idée.

— Pourquoi n'as-tu pas joué, ce soir ? demanda-t-il tout à coup.

— Parce que je suis en guigne et que j'en ai assez ; je perdrais mes culottes.

— Alors, raison de plus. Nous allons partager mon gain et, indépendamment de ce que je te dois, nous serons désormais de moitié dans les bénéfices.

— Garde donc ta galette ! Parce que tu as un début heureux, tu te figures que ça durera toujours ! Ne t'illusionne pas. Il faut parer à toutes les éventualités et tu seras trop heureux de pouvoir jouer avec l'argent du banquier, quand Martero ou un autre prendra sa revanche. Si je t'ai poussé dans une voie où je suis persuadé que tu réussiras, il est aussi de mon devoir de te prémunir contre les emballements et les risques du jeu. Donc nous parlerons plus tard d'une association possible quand il me sera prouvé que tu es de première force... Jusqu'à nouvel ordre, nous resterons, si tu le veux bien, dans le *statu quo*... Pour aujourd'hui, la prudence nous ordonne de nous en tenir à l'essai heureux que tu viens de faire... Partons !

Et toute la soirée, Antonio fit à son ami la monographie du baccarat.

Il le mit en garde contre les entraînements, les liaisons inutiles et dangereuses avec les *tapeurs*, qui flairent le ponte naïf et veinard et dissimulent dans une phrase flatteuse la demande du louis qui doit les aider à se refaire.

Il lui découvrit certaines physionomies curieuses qu'on retrouve dans tous les cercles.

Le petit employé qui, sorti de son bureau, vient à cinq heures se faire une matérielle en exposant chaque jour quatre pièces de cent sous, avec lesquelles il se défend deux heures, choisissant ses coups, attendant patiemment et presque sûrement la passe propice qui lui permettra de doubler son capital.

Le vieil officier célibataire en retraite qui prend ses repas au club et qui vient gagner régulièrement son dîner, ce qui lui permet de faire des économies sur sa pension.

Le type du monsieur qui a perdu un million au jeu et que sa passion, qu'il ne peut plus assouvir, ramène fatalement autour du tapis. Arrivé le premier, celui-là part le dernier ; il est connu de tous ; il donne des conseils et vers minuit, il vous prend infailliblement à part pour vous dire :

— C'est inimaginable, monsieur, j'ai perdu aujourd'hui dix louis sans gagner un sou par pièces de cinq francs !

En général, il a exposé et perdu un louis qu'un banquier généreux lui a donné pour le récompenser d'une coupe heureuse.

— Aie confiance, répétait Gaston, maintenant que j'ai pris l'air du « bureau », je saurai me défendre aussi bien contre les importuns que contre un retour de veine.

Néanmoins, il remercia son ami de tous ses bons avis et il ne le quitta qu'à une heure très avancée de la nuit pour rentrer, ce soir-là, dans sa petite chambre de la rue de la Harpe.

La mère Bidault vint le lendemain frapper à sa porte. Il dormait encore profondément. L'hôtesse allait se retirer quand il ouvrit les yeux.

— Ah ! vous voilà réveillé, monsieur Gaston ! Eh bien ! Vous savez, vous êtes un joli faiseur. On ne vous voit plus... Qu'est-ce que c'est que cette conduite-là ?

— Il ne faut pas m'en vouloir, madame Bidault. J'ai eu beaucoup à faire tous ces temps.

— Ce n'est pas une raison pour nous lâcher comme cela. Depuis qu'on a su votre retour, tous vos anciens amis reviennent vous voir, et moi, qu'est-ce que vous voulez que je leur réponde. Monsieur Savreux était encore là hier soir... Ah ! en voilà un qui vous aime bien, vous pouvez le dire !

Gaston souriait en écoutant les affectueuses remontrances de la bonne vieille qui continua :

— Vous allez sûrement vous ruiner la santé. Vous ne rentrez plus... ou quand vous *rentrez*, c'est à des heures... Si encore ça vous profitait.

— Mais ça me profite, madame Bidault, et si je ne m'étais pas remué, je ne serais arrivé à rien, tandis que maintenant me voilà tranquille.

— Votre père vous est venu en aide ?

— Ah ! bien oui, mon père ! il n'a pas voulu m'entendre et il m'a défendu de venir le voir, dit Gaston dont le sourire se fronça à ce souvenir.

— Enfin, vous avez trouvé une place, une bonne place, au moins

— Une excellente, madame Bidault, repartit le jeune homme qui ne put s'empêcher de sourire, une place dans une grande administration, et j'espère bien ne pas la perdre. Passez-moi mon habit, maman Bidault, et dites-moi combien je vous dois, car enfin, je ne vous ai pas donné un sou depuis mon retour

— Mais ce n'est pas pour ça que je suis venue vous trouver... Ça ne presse pas et j'ai *bien confiance en vous*.

— Ça ne fait rien... ça ne fait rien... On ne sait ni qui vit ni qui meurt, et je tiens à être quitte envers vous qui avez toujours été si gentille pour moi.

Et Gaston ayant retiré de la poche de son habit que lui avait passé son hôtelière, son *portefeuille* bourré de billets, il en étala plusieurs sur son lit.

— Seigneur Dieu ! s'exclama la vieille, vous avez donc tué quelqu'un ?

— Non, madame Bidault, je n'ai tué personne et j'ai gagné très honnêtement cet argent... qui est bien à moi... croyez-le !

Il jouissait de l'étonnement de la vieille et il éprouvait un âcre plaisir à palper et à retourner ces billets.

Puis, quand il eut payé sa note,

— Maintenant, madame, si l'ami Savreux ou quelqu'autre de ceux que j'ai connus, et qui m'ont aimé dans le temps revenaient me voir, vous leur diriez de me laisser un mot. Je leur donnerai rendez-vous par lettre, car je serai fort heureux de les retrouver.

— Est-ce que vous allez nous quitter

— Non... non... je garde cette petite chambre où je suis très bien, mais la nature de mes occupations m'obligeant à être très souvent absent et à n'y faire que de courtes apparitions, je ne voudrais pas les exposer à ne pas me rencontrer. En attendant, vous allez me faire servir à déjeuner ici.

Une heure après, on savait dans la maison que M. Demoncy avait sinon fait fortune, du moins avait découvert une occupation tellement rémunératrice que désormais il était à l'abri du besoin.

Mais cette version trouva des incrédules.

— Il avait caché son jeu, disaient les uns, et c'est sans doute pour échapper à ses créanciers qu'il avait fait croire qu'il était revenu ruiné d'Amérique...

— Tout ça ne me paraît pas clair, disaient les autres, tant d'argent que ça tout d'un coup, quand on n'a pas le sou la veille, c'est rudement louche... pas vrai ?

Mais la mère Bidault défendait son locataire.

Elle l'avait vu naître, elle l'avait pour ainsi dire élevé et elle savait très bien qu'il était l'honnêteté même.

— Et il n'y a pas moyen de penser autrement, concluait-elle, quand on a connu comme moi sa pauvre sainte femme de mère... Une brave dame qui n'a pu lui donner que de bons conseils et qui serait bien heureuse si elle pouvait voir son fils aujourd'hui.

D'ailleurs un tel revirement ne l'étonnait nullement. M. Gaston était homme à se débrouiller et, dans tous les cas, elle ne permettrait pas qu'on émît devant elle le moindre doute sur l'honorabilité de son locataire.

Toutefois, quand le jeune homme descendit de chez lui, il comprit parfaitement à l'attitude des gens qu'il rencontra que la mère Bidault avait causé. On le regardait avec étonnement et quelques-uns le saluèrent, qui jusque-là ne lui avaient montré que de l'indifférence.

— Avez-vous bien déjeuné, monsieur Gaston ? Etes-vous content de ma cuisine ?

— Très content, madame Bidault.

— Alors... à ce soir ?

— Ah ! je ne sais pas... Au revoir, madame Bidault.

— Au revoir, monsieur Gaston.

Et l'hôtesse accompagna respectueusement le jeune homme jusqu'à la porte.

— Voilà bien, pensa Gaston, l'influence de l'argent. Certes, on a toujours été pour moi fort aimable dans cette maison, jusqu'à ce jour, mais aujourd'hui que l'on me croit riche, tout change. Il n'est pas de prévenances dont je ne sois l'objet... Oh ! décidément, la vie n'est possible que lorsqu'on est riche... Je le deviendrai !

A partir de ce jour, Gaston de Moncy fréquenta assidûment le Cosmopolitan-Club.

Toutes les facultés de son être étaient désormais dirigées vers ce seul but : gagner et gagner sûrement. Du reste, doué d'une intelligence supérieure et d'un don extraordinaire d'assimilation, il était arrivé à acquérir très rapidement une expérience qu'eussent pu lui envier les plus vieux habitués du baccarat.

(A suivre)

BAPTÊME DELESPAUL-HAVEZ
Universel est le meilleur
DRAGEES — CHOCOLATS
LILLE, rue Nationale, 89, LILLE